

Andrée A. Michaud

Bondrée

*Collection fondée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

- © Éditions Québec Amérique inc., 2014
- © Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française
- © Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour l'édition de poche

À mon père

Bondrée est un territoire où les ombres résistent aux lumières les plus crues, une enclave dont l'abondante végétation conserve le souvenir des forêts intouchées qui couvraient le continent nord-américain il y a de cela trois ou quatre siècles. Son nom provient d'une déformation de « boundary », frontière. Aucune ligne de démarcation, pourtant, ne signale l'appartenance de ce lieu à un pays autre que celui des forêts tempérées s'étalant du Maine, aux États-Unis, jusqu'au sud-est de la Beauce, au Québec. Boundary est une terre apatride, un no man's land englobant un lac, Boundary Pond, et une montagne que les chasseurs ont rebaptisée Moose Trap, le Piège de l'original, après avoir constaté que les orignaux s'aventurant sur la rive ouest du lac étaient vite piégés au flanc de cette masse de roc escarpée avalant avec la même indifférence les soleils couchants. Bondrée comprend aussi plusieurs hectares de forêt appelés Peter's Woods, du nom de Pierre Landry, un trappeur canuck installé dans la région au début des années 40 pour fuir la guerre, pour fuir la mort en la donnant. C'est dans cet éden qu'une dizaine d'années plus

tard, quelques citadins en mal de silence ont choisi d'ériger des chalets, forçant Landry à se réfugier au fond des bois, jusqu'à ce que la beauté d'une femme nommée Maggie Harrison ne l'incite à revenir rôder près du lac et que l'engrenage qui allait transformer son paradis en enfer se mette en branle.

Les enfants étaient depuis longtemps couchés quand Zaza Mulligan, le vendredi 21 juillet, s'était engagée dans l'allée menant au chalet de ses parents en fredonnant *A Whiter Shade of Pale*, propulsé par Procol Harum aux côtés de *Lucy in the Sky with Diamonds* dans les feux étincelants de l'été 67. Elle avait trop bu, mais elle s'en fichait. Elle aimait voir les objets danser avec elle et les arbres onduler dans la nuit. Elle aimait la langueur de l'alcool, les étranges inclinaisons du sol instable, qui l'obligeaient à lever les bras comme un oiseau déploie ses ailes pour suivre les vents ascendants. Bird, bird, sweet bird, chantait-elle sur un air qui n'avait aucun sens, un air de jeune fille soûle, ses longs bras mimant l'albatros, les oiseaux d'autres cieux tanguant au-dessus des mers déferlantes. Tout bougeait autour d'elle, tout s'animait d'une vie molle, jusqu'à la serrure de la porte d'entrée, dans laquelle elle ne parvenait pas à introduire sa clé. Never mind, car elle n'avait pas vraiment envie de rentrer. La nuit était trop belle, les étoiles trop lumineuses. Elle avait donc rebroussé chemin, retraversé l'allée bordée de

cèdres, puis elle avait marché sans autre but que de s'enivrer de son ivresse.

À quelques dizaines de pieds du terrain de camping, elle s'était engagée dans Otter Trail, le sentier où elle avait embrassé Mark Meyer au début de l'été avant d'aller raconter à Sissy Morgan, son amie de toujours et pour toujours, à la vie à la mort, à la vie à l'éternité, que Meyer frenchait comme une limace. Le souvenir flasque de la langue molle cherchant la sienne en se tortillant avait fait monter un goût de bile acide dans sa gorge, qu'elle avait combattu en crachant, ratant de peu le bout de ses sandales neuves. Esquissant quelques pas maladroits qui lui avaient arraché un fou rire, elle s'était enfoncée dans la forêt. Les bois étaient calmes et aucun bruit n'altérait la quiétude des lieux, pas même celui de ses pieds sur le sol spongieux. Puis un léger souffle de vent avait effleuré ses genoux et elle avait entendu un craquement derrière elle. Le vent, s'était-elle dit, *wind on my knees, wind in the trees*, sans se soucier davantage de l'origine de ce bruit au sein du silence. Son cœur n'avait cependant fait qu'un bond quand un renard avait détalé devant elle et elle s'était remise à rire, un peu nerveusement, songeant que la nuit suscitait la peur parce que la nuit aimait la peur dans les yeux des enfants. *Isn't it, Sis ?* avait-elle murmuré en se rappelant les jours lointains où elle tentait avec Sissy de provoquer les fantômes qui peuplaient la forêt, celui de Pete Landry, celui de Tangara, la femme dont les robes rouges avaient ensorcelé Landry, et celui de Sugar Baby, dont on entendait les jappements au sommet de Moose Trap. Tous ces fantômes avaient aujourd'hui disparu de l'esprit de Zaza, mais la noirceur du ciel sans lune

ravivait le souvenir de la robe rouge qui s'enfuyait entre les arbres.

Elle s'apprêtait à bifurquer dans un sentier coupant Otter Trail quand un autre craquement avait retenti derrière elle, plus fort que le premier. Le renard, s'était-elle dit, fox in the trees, refusant que l'obscurité gâche son plaisir en exhumant ses stupides peurs d'enfant. Elle était vivante, elle était ivre, et la forêt pouvait bien s'écrouler autour d'elle, elle ne flancherait ni devant la nuit ni devant les aboiements d'un chien mort et enterré depuis des siècles. Elle avait recommencé à fredonner *A Whiter Shade of Pale* parmi les arbres ondoyants, s'imaginant danser un slow torride dans les bras puissants d'un inconnu, puis elle s'était arrêtée net après avoir failli trébucher sur une racine tordue.

Le craquement s'était rapproché et la peur, cette fois, était parvenue à se frayer un chemin sur sa peau moite. Who's there ? avait-elle demandé, mais le silence était retombé sur la forêt. Who's there ? avait-elle crié, puis une ombre avait traversé le sentier et Zaza Mulligan s'était mise à reculer.

PIERRE LANDRY

Je me souviens de Weasel Trail et d'Otter Trail, je me souviens de Turtle Road, de la côte Croche et des huards, des vagues et des quais flottant sur la brume. Je n'ai rien oublié des forêts de Bondrée, d'un vert à ce point pénétrant qu'il me semble aujourd'hui issu de la seule luminosité du rêve. Et pourtant rien n'est plus réel que ces forêts où coule encore le sang des renards roux, rien n'est plus vrai que ces eaux douces dans lesquelles je me suis baignée longtemps après la mort de Pierre Landry, dont le passage au cœur des bois continuait de hanter les lieux.

De nombreuses histoires circulaient à propos de cet homme qu'on prétendait frappé d'une rage étrange, des histoires de bestialité, de sauvagerie et de folie desquelles il ressortait qu'en refusant la guerre, Landry avait signé un pacte de sang avec la forêt. Certains puisaient à ces légendes absurdes pour expliquer pourquoi Landry s'était pendu dans sa cabane, mais la version la plus plausible parlait simplement d'une histoire d'amour et d'une femme qu'il avait surnommée Tangara, confondant ses robes rouges avec le vol des oiseaux écarlates. Le souvenir de cette femme, qu'on

associait spontanément à celui de Landry, s'était peu à peu immiscé dans la mémoire de Boundary. On en avait fait un fantôme que les enfants appelaient le soir venu en guettant les ténèbres qui dansaient sur la grève. Tangara, chuchotaient-ils, peureux, Tangara de Bondrée, espérant voir surgir du fin brouillard léchant la rive la silhouette de cette femme-oiseau née de quelques bouts de soie rouge assemblés par l'esprit dérangé de Landry. Je n'osais pour ma part invoquer Tangara, craignant confusément que son fantôme se matérialise devant moi pour me prendre en chasse. Je préférais, juchée dans un arbre immense, guetter la venue éclatante des tangaras dans l'épaisseur du couvert forestier de Bondrée, à peine entamé par la construction de la route menant au lac.

C'est cette route, disait-on, qui avait obligé Landry à reculer au fond des bois, puis les chalets arrivés par la route, puis les hommes, les femmes, les voix accompagnant le vacarme des pelles et des moteurs. Peu après ces bouleversements, des taches de couleur étaient apparues dans le paysage encore vierge, créant une mince enclave où, quelques mois par année, la couleur s'animait, s'opposant à l'immensité de la verdure au sein de laquelle Landry avait établi son risible empire.

En dépit du nombre relativement peu élevé d'estivants, la présence de l'homme, pour un temps, contrariait la nature sauvage du lieu. Dès le début juin, les portes commençaient à claquer, les radios à grésiller, et on entendait parfois un enfant crier qu'il avait attrapé un mené. C'est cependant en juillet que Bondrée s'animait, ramenant son lot d'adolescents, de mères exténuées, d'animaux de compagnie et de voitures familiales à ce point chargées qu'on les voyait

presque fumer dans le dernier tournant menant à Turtle Road, le chemin de gravier ceinturant le lac, qui empruntait, disait-on, la route tracée par le lent exode de tortues venues d'anciennes rivières. Tous ces gens dont les automobiles brinquebalaient sur Turtle Road formaient une communauté mixte où anglophones et francophones originaires du Maine, du New Hampshire ou du Québec se côtoyaient sans presque se parler, se contentant souvent d'un signe de la main, d'un bonjour ou d'un hi ! reflétant leur différence, mais indiquant le lien qui les unissait au lieu, qu'ils avaient choisi pour tenter de marquer leur appartenance lointaine à une nature qui les excluait.

Nous arrivions pour notre part après la Saint-Jean et la fin des classes, beau temps, mauvais temps. Cet été-là, mon père nous avait toutefois payé trois jours de Pitoune, de barbe à papa, de hot dogs steamés et de voyages intersidéraux à l'Expo 67, au terme desquels, l'esprit chargé d'Afrique et de spoutniks, nous avons pris la route pour Bondrée, reprenant du même coup ces gestes familiers sans lesquels aucun été n'aurait mérité ce nom.

Le rituel était toujours le même et il avait le goût d'une liberté n'appartenant qu'à l'insouciance. Pendant que mes parents déchargeaient la voiture, je descendais près du lac m'enivrer des odeurs de Bondrée, mélange de senteurs d'eau, de poisson, de conifères chauffés et de sable mouillé se combinant à celles légèrement moisies qui imprégnaient le chalet jusqu'en septembre malgré les fenêtres ouvertes, malgré l'arôme des steaks et des poudings aux fruits, l'âcre parfum des fleurs sauvages ramassées par ma mère. Ces odeurs qui couraient de juin jusqu'aux

nuits fraîches n'ont d'égal que l'humidité de l'atmosphère constituant ma mémoire de l'enfance, saturée de vert et de bleu, de gris couvert d'écume. Elles contiennent au creux de leur spectre ensoleillé la moiteur des étés où j'ai grandi.

Je n'avais que six ans à l'époque où mes parents ont acheté le chalet, une construction de bardeaux de cèdre entourée de bouleaux et d'épinettes ombrageant une pièce vitrée de laquelle nous pouvions admirer le lac. C'est pour cette raison qu'ils avaient acquis cette propriété, pour la véranda et pour les arbres, qui leur redonnaient accès à un rêve de pureté que la vie leur avait enlevé. Ils n'avaient que vingt ans quand mon frère Bob est né, vingt-trois quand je suis arrivée à mon tour, vingt-huit lorsque Millie s'est pointée et, s'ils n'étaient pas pour autant devenus vieux, leur vision du bonheur s'était rétrécie, elle avait pris la forme d'une véranda et d'un jardin fou où poussaient pêle-mêle le persil et les glaïeuls.

Je ne savais rien de ces rêves envolés avec la virginité de ma mère, le lavage de couches et le paiement des multiples factures s'accumulant sur le bureau de mon père, tassé dans un coin du salon. Je ne me rendais pas compte que mes parents étaient encore jeunes, que ma mère était belle, que mon père riait comme un enfant quand il parvenait à oublier qu'il en avait trois. Le samedi matin, il sautait sur sa vieille bicyclette et effectuait le tour du lac en plus ou moins quarante minutes. Ma mère le chronométrait, le regardait filer entre les arbres, s'engager dans le tournant de la baie des Ménard, et poussait un cri de victoire s'il battait son propre record. Trente-neuf minutes, Sam ! s'exclamait-elle avec un enthousiasme dont

l'ardeur m'échappait, car j'ignorais que mon père était un athlète reconverti dans la quincaillerie et qu'il aurait pu coiffer et décoiffer au poteau la poignée d'ados qui essayaient d'impressionner les filles en descendant la côte Croche, que les Anglais nommaient Snake Hill, les pieds sur le guidon de leur bicyclette.

La vie de mes parents commençait avec moi et je ne pouvais me figurer qu'ils avaient un passé. La fillette qui posait en noir et blanc sur les photos rassemblées dans la boîte de chocolats Lowney's tenant lieu d'album familial ne ressemblait en rien à ma mère, pas plus que le garçon aux cheveux rasés mâchouillant un brin de foin près d'une clôture de perches ne ressemblait à mon père. Ces enfants appartenaient à un univers n'ayant aucun point commun avec les adultes dont l'image immuable était garante de la stabilité du monde. Florence et Samuel Duchamp n'avaient d'identité qu'en tant que pourvoyeurs, que protecteurs ou qu'empêcheurs de tourner en rond. Ils étaient là et seraient toujours là, figures familières dont j'étais l'unique raison d'être avec Bob et Millie.

Ce n'est qu'au cours de cet été, quand les événements se sont précipités et que mes repères ont commencé à vaciller, que j'ai compris que la fragilité des petits personnages confinés dans la boîte de chocolats Lowney's avait survécu aux années, de même que ces peurs enfouies au cœur de toute enfance, qui refont instantanément surface lorsque vous constatez que la stabilité du monde repose sur des assises qu'un simple coup de vent mauvais peut emporter.